



# Fin du monde : pourquoi elle est pour demain (ou pas)

Par [Pierre Alonso](#) , [Coralie Schaub](#) et [Gurvan Kristanadjaja](#) — 25 mars 2018 à 11:43

**Faut-il se préparer à la fin de notre civilisation ou garder des raisons d'espérer ? A l'occasion du Salon du survivalisme, «Libération» pèse le pour et le contre.**

Notre civilisation thermo-industrielle est-elle condamnée à disparaître ? Voici quatre raisons d'entrevoir un effondrement à relativement court terme et quatre raisons de cultiver l'optimisme.

## Quatre raisons d'entrevoir un effondrement

### 1. L'état de la planète est alarmant

*«Nous mettons en péril notre avenir. [...] Il sera bientôt trop tard pour dévier de notre trajectoire vouée à l'échec.»* En novembre, 15 364 scientifiques de 184 pays signaient un manifeste dans la revue *BioScience*. Un cri d'alarme d'une ampleur inédite, vingt-cinq ans après un premier *«avertissement des scientifiques du monde à l'humanité»*. En 1992, 1 700 d'entre eux prévenaient : *«Si nous voulons éviter de grandes misères humaines, il est indispensable d'opérer un changement profond dans notre gestion de la Terre et de la vie qu'elle recèle.»* Las, rien n'a changé. Au contraire : *«Il est très inquiétant de constater que la plupart [des défis environnementaux annoncés] se sont considérablement aggravés.»* Sur neuf indicateurs mondiaux, seule la couche d'ozone se porte mieux.

Les autres sont au rouge vif. Depuis vingt-cinq ans, la quantité d'eau potable disponible par habitant a baissé de 26%, le nombre de zones mortes dans les océans a crû de 75%, les captures de pêche ont chuté. L'appel cite aussi la perte de 120 millions d'hectares de forêts. Et pointe la hausse de 35% de la population mondiale. *«Particulièrement troublante est la trajectoire actuelle d'un changement climatique potentiellement catastrophique, dû à l'augmentation du*

*volume de gaz à effet de serre (GES) dégagé par le brûlage de combustibles fossiles, la déforestation et la production agricole», soulignent les scientifiques. Les trois dernières années ont été les plus chaudes jamais enregistrées, avec leur cortège de canicules, inondations et super-ouragans. Et le rythme du réchauffement planétaire constaté durant cette période est «exceptionnel», «particulièrement marqué dans l'Arctique, ce qui aura des répercussions durables et de grande ampleur sur le niveau de la mer et les régimes météorologiques» ailleurs, a averti l'ONU en janvier.*

Mais ce n'est pas tout. «*Nous avons déclenché un phénomène d'extinction de masse, le sixième en 540 millions d'années environ, au terme duquel de nombreuses formes de vie pourraient disparaître d'ici à la fin du siècle*», s'alarment les 15 000 scientifiques. La crise de la biodiversité est au moins aussi grave que la crise climatique. Et les deux forment un cercle vicieux. Le 14 mars, l'ONG WWF annonçait que si le globe se réchauffait de +4,5°C par rapport à l'ère préindustrielle (1880-1900), ce qui se passera si le rythme actuel des émissions de GES n'est pas enrayé, «*près de 50% des espèces des régions les plus riches en biodiversité seront menacées d'extinction d'ici à 2080*». Même effondrement dans nos campagnes françaises. [Les oiseaux y disparaissent à une «vitesse vertigineuse»](#) – il y en a trois fois moins en moyenne qu'en 2003 –, ont alerté mardi des chercheurs du Muséum d'histoire naturelle et du CNRS. En cause, notamment, les pesticides, également responsables de la perte de près de 80% des insectes volants en Europe en trente ans, selon une étude publiée en octobre.

## **2. Les ressources ne sont pas illimitées**

Quelques décennies de croissance effrénée du PIB – lequel, disait Bob Kennedy en 1968, «*mesure tout [y compris la pollution de l'air ou la production du napalm, déplorait le sénateur démocrate, ndlr], sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue*» – ont quasiment épuisé les ressources de la planète. Eau potable, forêts primaires, érosion des sols et même pénurie de sable, raréfaction du pétrole... Nous oublions qu'il est impossible de croître infiniment dans un monde fini. Et que nous dépendons de la nature pour vivre. Pire, même la transition énergétique et la révolution numérique censées nous affranchir des énergies fossiles et dématérialiser l'économie se trouveraient dans une impasse. C'est ce que montre le journaliste Guillaume Pitron dans son ouvrage fouillé *la Guerre des métaux rares* (éditions Les liens qui libèrent, 2018). Pour lui, «*nous sombrons dans une nouvelle dépendance, plus forte encore*» à ces derniers. Indispensables aux voitures électriques, éoliennes, panneaux solaires, smartphones ou

ordinateurs, ils sont eux aussi extrêmement limités et leur extraction s'avère polluante et énergivore. Avec, à la clé, des coûts environnementaux, économiques et géopolitiques qui *«pourraient se révéler encore plus dramatiques que ceux qui nous lient au pétrole»*.

### **3. L'humanité s'enferme dans le déni**

*«L'humanité omet de prendre les mesures urgentes indispensables pour préserver notre biosphère en danger.»* Tel est le constat du manifeste des 15 000 scientifiques publié en novembre. Un exemple : les engagements de réduction d'émissions de GES présentés par les Etats à la COP 21, fin 2015, sont très insuffisants pour maintenir le réchauffement du globe en dessous de 2°C (seuil au-delà duquel les conséquences seraient désastreuses), comme le prévoit l'accord de Paris. Et la décision de Donald Trump de retirer les Etats-Unis de ce dernier ne fait qu'aggraver les choses. Autre exemple : *«pas question»* de changer de modèle agricole et de se passer des pesticides, pourtant en cause dans la disparition des insectes et des oiseaux, expliquait mardi à *Libération* Hervé Lapie, président de la FRSEA du Grand Est, branche locale de la FNSEA, le principal et très productiviste syndicat agricole.

Le déni et la résistance au changement sont généralisés parmi les responsables des sphères politiques et économiques. En cause, la défense d'intérêts privés qui supplantent souvent l'intérêt général. Mais aussi la difficulté à remettre en question les raisons profondes, complexes et systémiques de la crise écologique, ce qui supposerait un réel changement de modèle économique et sociétal. Un aveuglement collectif qui empêcherait de voir les priorités et de réagir. *«C'est comme si le pilote d'un avion faisait une annonce : "Mesdames et Messieurs, nous avons une nouvelle gamme de sandwichs, nous avons une fuite de carburant et allons probablement nous crasher, cet avion est équipé de fauteuils massants." Les peuples comme les élites ne semblent pas capables de comprendre qu'une des informations est plus importante et devrait susciter une réaction»*, illustre Arthur Keller, membre de l'association Adrastia, qui entend *«anticiper et préparer le déclin de la civilisation thermo-industrielle»*.

### **4. Le scénario d'une crise nucléaire devient crédible**

L'indice dit au moins une angoisse grandissante. Selon un baromètre Ifop réalisé pour le ministère des Armées, qui l'a rendu public jeudi, la menace d'une attaque nucléaire inquiète 20% des sondés. Loin derrière les attentats terroristes, certes, mais beaucoup plus que l'année dernière (+9 points). Il est vrai que depuis quelques mois, le scénario d'une confrontation militaire entre puissances

atomiques refait surface, poussé par les tensions dans la péninsule coréenne, et singulièrement entre la Corée du Nord et les Etats-Unis. Les essais nucléaires et les progrès en missiles balistiques réalisés tout au long de l'année dernière par Pyongyang ont crispé la communauté internationale, et Donald Trump au premier chef.

Ces tensions, aujourd'hui un peu retombées, se sont traduites par des actes. En février, Washington a annoncé accroître son arsenal nucléaire «tactique», des bombes atomiques de moindre puissance, dont l'emploi est donc moins tabou. Les Etats-Unis disaient réagir à une politique similaire de réarmement, décidée à Moscou. Cette escalade, même si elle n'atteint pas le niveau de tensions du plus fort de la guerre froide, illustre la «*banalisation*» de l'arme atomique, estime le chercheur Barthélémy Courmont, dans un texte paru en octobre. «*La banalisation est le chemin qui peut conduire à la fin d'un tabou, celui de l'utilisation*», écrit Courmont, qui rappelle ce que l'utilisation répétée d'armes atomiques pourrait entraîner : l'hiver nucléaire (une baisse très forte des températures à cause de nuages de poussière persistants). Soit la fin du monde, au moins tel qu'on le connaît.

## **Quatre raisons de cultiver l'optimisme**

### **1. L'entraide**

Et si, face à l'urgence, les humains se tournaient vers l'entraide ? Dans leur essai *l'Entraide, l'autre loi de la jungle* (éditions Les liens qui libèrent, 2017), les collapsologues Pablo Servigne et Gauthier Chapelle décrivent la possibilité d'un monde basé sur ce qu'ils considèrent être «*une nouvelle loi de la jungle*». «*L'émergence d'une culture des biens communs, du peer-to-peer et de la collaboration prend une dimension mondiale et touche tous les secteurs. Il est trop tard pour l'arrêter*», écrivent-ils. «*L'entraide acquiert sa puissance en milieu hostile*», avancent-ils face à la menace d'une fin de notre civilisation. Ils s'appuient entre autres sur des recherches montrant la précocité des comportements spontanés d'entraide chez les enfants. Pourquoi n'en seraient-ils plus capables une fois adultes, y compris vis-à-vis des autres espèces ? «*Accepter notre propre vulnérabilité et recommencer à croire dans notre interdépendance avec "les autres qu'humains" redonne de la joie, de la force et du courage*», concluent-ils

## **2. La technologie**

La technologie sauvera-t-elle l'humanité ? La question est largement débattue. Si elle a été, en partie, la cause de la crise écologique, certains estiment qu'elle pourrait en être la solution. Les idées fourmillent, plus ou moins farfelues. Boyan Slat, un ingénieur de 24 ans, a entrepris de «nettoyer les océans» grâce à une sorte de barrière à déchets, projet qui suscite espoir chez les uns et scepticisme chez les autres. Un tamis qui pourrait rendre l'océan buvable ou un drone pollinisateur sont aussi en développement, entre autres «solutions». Les bâtiments «à énergie positive», qui en produisent plus qu'ils n'en consomment, se généralisent. Et les transhumanistes rêvent d'un humain augmenté et affranchi de la nature. Reste que pour certains, comme l'ingénieur et essayiste «objecteur de croissance» Vincent Liegey, *«le pire des dangers serait de s'enfermer dans une fuite en avant consumériste, aveuglés par l'imposture des solutions techniques»* chères, par exemple, à l'Américain Jeremy Rifkin.

## **3. Quand on veut, on peut**

Dans les années 80, le monde prend conscience que les gaz CFC (chlorofluorocarbures) détruisent la couche d'ozone. Plusieurs scientifiques, dont le Néerlandais Paul Crutzen, alertent les gouvernements. Le protocole de Montréal imposant la réduction puis la suppression des CFC est entré en vigueur en 1989 et a été signé par 196 pays. Résultat : le «trou» dans la couche d'ozone se résorbe et certains scientifiques prédisent sa disparition d'ici 2065. Ce qui *«montre que nous sommes capables d'opérer des changements positifs quand nous agissons avec détermination»*, souligne le manifeste des 15 000 scientifiques, qui cite aussi *«des progrès dans la lutte contre la famine et l'extrême pauvreté»*. Quant à changer de modèle agricole, ce serait possible. Dans une étude publiée en novembre, des chercheurs européens ont démontré qu'une agriculture 100% biologique pourrait nourrir plus de 9 milliards d'humains en 2050. A condition de réduire le gaspillage alimentaire et de limiter la consommation de protéines animales. Mais aussi de pousser les responsables politiques à encourager d'urgence ce changement. Comme le foisonnement d'initiatives locales, citoyennes, alternatives, qui émergent çà et là dans tous les domaines.

## **4. La violence recule dans le monde**

C'est difficile à imaginer, alors que la guerre en Syrie a tué plus de 350 000 personnes en sept ans, que la crise humanitaire causée par les bombardements saoudiens s'aggrave au Yémen, que les Rohingyas fuient les

massacres ethniques en Birmanie, que plus de 200 000 personnes sont mortes dans la guerre contre les Narcos lancée il y a onze ans au Mexique, mais c'est un fait : sur le temps long, la violence recule dans le monde. Le chercheur en psychologie cognitive Steven Pinker a consacré une longue étude à ce processus de civilisation et à la violence entre les êtres humains. Il établit que les morts violentes étaient plus nombreuses dans les sociétés des «*peuples premiers*» que dans nos civilisations actuelles. Même les deux guerres mondiales du XX<sup>e</sup> siècle, détentrice de l'effroyable record du nombre de victimes en valeur absolue, ont fait moins de morts que les invasions mongoles au XIII<sup>e</sup> siècle ou que la guerre civile chinoise au VIII<sup>e</sup> siècle, en proportion de la population mondiale. «*Il se pourrait bien que nous vivions l'époque la plus pacifique depuis que le genre humain existe*», conclut même le professeur à Harvard. Le constat est particulièrement contre-intuitif si l'on s'en tient aux dernières années. C'est que, outre les attentats terroristes dans les pays occidentaux, synonymes d'irruption de la violence aveugle dans des sociétés pacifiées, le regain de tensions fait craindre la fin d'une période de relative paix mondiale. Dans une tribune parue cette semaine, trois anciens chefs d'état-major des armées, (un Américain, un Britannique et un Français, le général Pierre de Villiers) décrivent un état du monde «*assez soudainement moins stable et plus dangereux*». Et pointent une cause : le creusement des inégalités sociales. Et une conséquence, le monde se réarme. Jusqu'ici, tout va (à peu près) bien.

[Pierre Alonso](#), [Coralie Schaub](#), [Gurvan Kristanadjaja](#)